

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

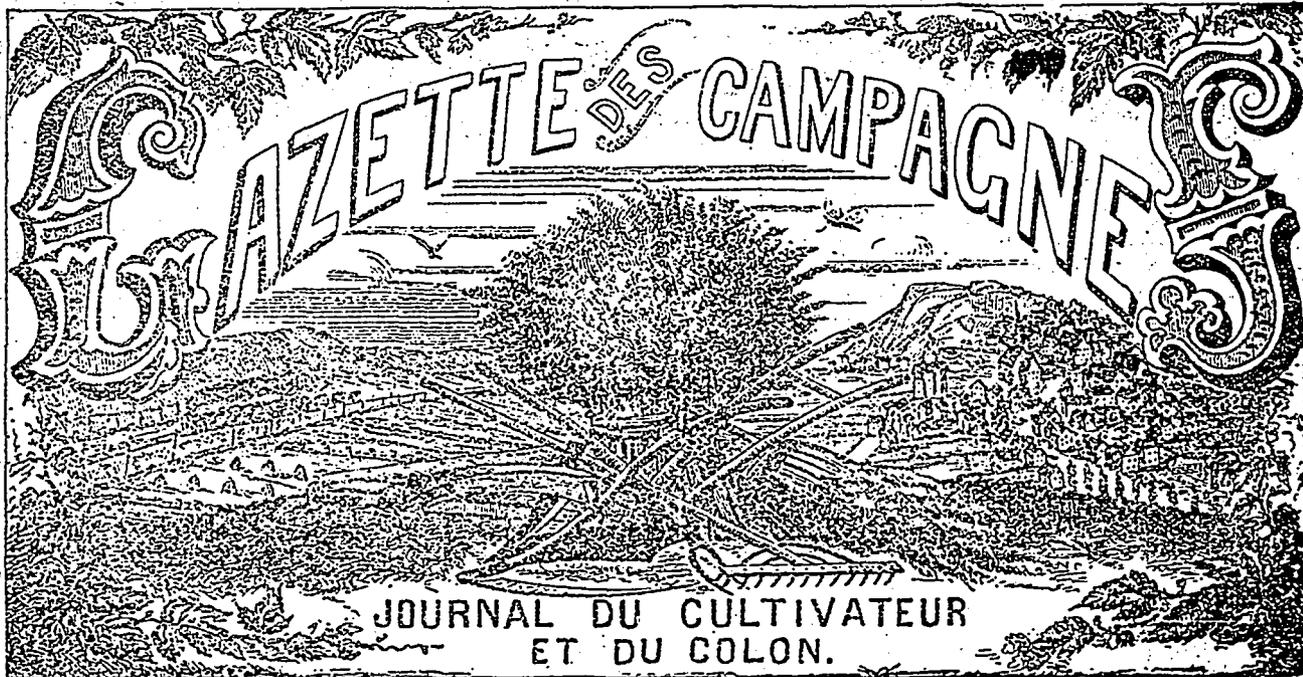
- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



Dr François Painchaud, Verennes

Si la guerre est la dernière raison des peuples, l'agriculture doit en être la première.
Emparons-nous du sol, si nous voulons conserver notre nationalité.

ABONNEMENT: \$1 PAR AN.

Éditeur-Propriétaire: FIRMIN H. PROULX.

PARAIT TOUS LES JEUDI

SOMMAIRE

Causerie Agricole: Les moissons.

Revue de Semaine: Rage des libres-penseurs, à l'occasion des fêtes religieuses qui ont eues lieu récemment en France, ils célèbrent à leur manière ce qui fut leur admiration: le crime et l'impicité.—Ce que l'on voit actuellement à Rimouski, sous le rapport de l'éducation—Statistique au sujet des expositions qui ont eues lieu à Paris, Londres et Vienne, comparée à celle de Philadelphie.

Sujets divers: Les récoltes; ce que nous lisons dans l'*Événement*—Hygiène: précautions à prendre pendant les fortes chaleurs de l'été.—Le Cirque de John. H. Murray.—*L'Opinion Publique*.

Pétite chronique: Etat des récoltes dans différentes parties de la Province de Québec, et le comté de Belleville à Ontario.

Reçettes: Sirop du choia rouge.—Sirop de groseilles rouges.

**PRÉMIER A NOS ABONNÉS DE PAYER
AU PLUS TOT.**

CAUSERIE AGRICOLE

LES MOISSONS

L'époque de la moisson varie non-seulement dans tous les climats, non-seulement chaque année, mais dans la même année selon la nature des terres, l'exposition, l'espèce ou la variété, l'époque des semis ou autres circonstances: la fixer même pour la localité la plus circonscrite, est chose impossible.

Les signes auxquels on reconnaît qu'il est temps de

moissonner sont assez certains pour qu'on ne doive pas craindre de s'y tromper, et il y a trop peu d'inconvénients à en avancer ou à en retarder le moment de quelques jours, pour qu'on puisse s'en inquiéter.

C'est toujours par un temps sec qu'on doit désirer faire la moisson, sauf à la suspendre vers le milieu du jour si la chaleur est trop forte et l'égrenage trop considérable, car la pluie lui est nuisible sous plusieurs rapports.

Un cultivateur jaloux du succès de ses travaux n'attend pas au moment de sa récolte pour faire ses dispositions préparatoires, parce qu'il sait que l'ouvrage sera toujours plus fort, que le monde dont il pourra disposer ne le comportera. En conséquence, s'il a besoin de moissonneurs il s'assurera d'avance de leurs services, fera réparer ses voitures, ses harnais, remplira les ornières des chemins qui conduisent à ses champs, fera nettoyer ses granges et ses greniers, préparer ses liens, etc., etc., afin que tout soit prêt au moment de commencer ses moissons.

L'avoine la première semée est la première mûre. Le moment de la couper est indiqué par le changement de couleur de la paille et des balles. Quelquefois dans un même champ toute l'avoine ne mûrit pas à la fois, soit parce qu'il s'y trouve des endroits plus frais, soit parce qu'elle n'a pas levé en même temps, soit parce que ses pousses latérales sont développées trop tard. C'est au cultivateur à examiner s'il est de son intérêt de se presser de la couper ou d'attendre.

Il est contraire à toute raison de laisser les avoines exposées longtemps sur le champ après le coupage, de les laisser ainsi exposées à être mangées par les animaux, détachées par les vents, la grêle; noircies, moisies, germées, pourries par l'effet des rosées ou des pluies. Cette pratique

doit être proscrire de toute exploitation bien réglée.

Par une suite d'idées d'une absurdité telle qu'on ne peut s'en rendre raison, il a été établi en principe dans plusieurs localités que les avoines devaient rester en javelles jusqu'à ce qu'elles soient devenues noires. Il est beaucoup de marchés où on ne vendrait pas celle à laquelle on n'a pas fait subir cette altération. Il résulte annuellement de cette pratique une perte immense pour les cultivateurs : ils le savent ; n'importe, c'est l'usage, l'avoine javellée est meilleure pour nos chevaux, voilà leur réponse. Ceux d'entre eux qui veulent expliquer la cause de cet usage, ajoutent que l'avoine grossit par l'opération du javelage, comme si une imbibition momentanée d'eau pouvait avoir quelque valeur.

Cependant le javelage donnant lieu quelquefois à un commencement de germination, rend les grains d'avoine plus tendres et plus sucrés ; ce qui s'oppose au reste à une bonne conservation.

Il arrive très-fréquemment que ce n'est pas seulement, comme à l'ordinaire, le dixième, le sixième seulement de la récolte des avoines qui se perd, mais la moitié, les trois quarts, la totalité même. En effet un vent violent, une grêle de quelque force, une pluie d'orage, peuvent en quelques minutes séparer plus ou moins le grain des épis. Une continuité de pluies pendant quinze jours peut faire germer ce grain et pourrir entièrement les pailles.

Nous disons donc qu'il faut couper l'avoine plus tard qu'on ne le fait communément, afin que le grain mûrisse et se sépare naturellement, et qu'il faut ne la laisser étendue sur la terre que le temps strictement nécessaire pour achever sa maturité ou permettre les autres opérations de la moisson.

En coupant l'avoine le matin avant la dissipation de la rosée, et en prenant les proportions convenables pour la botteler, la charger, la transporter et la décharger, on est certain d'en perdre beaucoup moins que dans la méthode exagérée du javelage qu'on suit, et d'avoir des gruis réellement plus gros, plus susceptibles d'être conservés, plus nourrissants pour les chevaux, et des pailles susceptibles d'être mangées avec plaisir par tous les bestiaux.

Ajoutons à ces inconvénients celui de faire périr, lorsque l'avoine sert de protectrice, le trèfle, le sainfoin et autres plantes semées avec elle, en les privant de lumière, et celui encore plus grave d'empêcher de donner sur le champ à la terre, lorsqu'elle est seule, les labours propres à recevoir un nouvel ensemencement. Ceux qui apprécient l'importance de ne pas perdre de terrain, ne fût-ce que pendant un jour, peuvent apprécier la valeur de ce dernier inconvénient.

En bien des endroits, et avec raison, on ne laisse jamais javeler les avoines plus de cinq à six jours, c'est à dire le temps nécessaire pour sécher leur paille et compléter la maturité du grain.

Un agronome célèbre, M. Dulu, a observé que le grain de ses avoines, qu'il ne laisse pas javeler et qu'il coupe au complète maturité, pèse un douzième de plus que celui de celles de ses voisins, qui tous venaient lui en demander à acheter pour leurs semences, et ne l'imitaient cependant pas. Ce seul fait devrait éloigner tous les cultivateurs de cette blâmable opération.

Il est de l'époque de la maturité du seigle comme de celle de sa floraison, l'une et l'autre dépendent de plusieurs circonstances qui l'accélèrent ou la retarde. Les grains de seigle parvenus à leur maturité adhèrent peu dans leurs bourses qui sont minces ou transparentes, aussi en certent-ils avec la plus grande facilité ; car dans bien des endroits on

se contente de battre le seigle poigné à poignée sur un tonneau, et il se nettoie aisément à la grange. Si, pour le récolter on attend qu'il soit parfaitement mûr et très-sec, il s'en égrène beaucoup sur le champ.

Il y a beaucoup d'endroits où on sème des seigles pour les faire pâturer en vert par les bestiaux ; cette pratique est d'autant plus dans le cas d'être approuvée, que souvent à la sortie de l'hiver, les bestiaux manquent de nourriture fraîche, et que le fourrage du seigle en vert est de la meilleure qualité possible. Il est aussi des endroits où l'on sème le seigle avant qu'il arrive à maturité ; il existe cependant d'autres plantes plus avantageuses à employer sous ce rapport. La coupe, le liage, le transport, la mise en meule ne diffèrent pas des opérations correspondantes pour le blé.

Lorsqu'on accélère trop la coupe du blé, on récolte un grain retrait. On connaît les blés retirés à leur petitesse et aux rides dont ils sont chargés ; la farine qu'ils fournissent est peu abondante et de mauvaise qualité. Ce n'est donc par cause de nécessité qu'il est permis de moissonner avant la maturité complète des grains.

Lorsqu'on les retarde trop, on est exposé à perdre beaucoup de grain par le fait même de l'opération, par les oiseaux, par les vents, les pluies, etc. ; mais ces inconvénients peuvent être diminués par des soins et de la surveillance.

Pour la coupe du blé, on ne doit pas toujours attendre une dessiccation parfaite, surtout pour commencer, quand l'exploitation est considérable, parce que les derniers blés qu'on récolterait seraient trop mûrs, et pourraient en partie s'égreuer. D'ailleurs du blé mis en tas dans une grange, ou en moie, avant une maturité complète, pourvu qu'il ne soit pas humide, ressuie, se perfectionne et acquiert une belle couleur. Nous ne conseillerions pas cependant de le couper encore vert, parce qu'il est impossible que dans cet état il ait la qualité convenable. Il l'aurait peut être été même, mais non pour être bien vendu et pour faire de beau pain. Il faut en cela, comme en beaucoup d'autres choses, de l'attention et de la prudence.

Il a été reconnu que le blé semé avec du seigle mûrisait plus tôt, toutes autres circonstances égales, que lorsqu'il est seul ; ce qu'on peut facilement expliquer par la considération de l'abri que le seigle lui fournit. On coupe généralement le blé à la faucille ; plusieurs cultivateurs se servent également de moissonneuses, lorsque le terrain leur permet d'en faire l'usage ; ce qui est plus expéditif.

Le blé étant coupé, on le laisse sur le champ un jour ou deux, même plus, suivant son degré de maturité, suivant qu'il est plus ou moins mêlé d'herbes, qu'il faut faire faner et que le temps le permet. On le lie au milieu du jour quand il est tout à fait assez sec, et s'il l'est assez, le matin et le soir. Dans le premier cas, on évite qu'il ne fermenté en gerbe, et dans le second, qu'il ne s'égreue. Les liens se font avec du bois flexible, ou, ce qui est préférable sous bien des rapports, avec de la paille de seigle, ou de blé même, battue à l'avance, ou sans être battue et prise sous la javelle.

On met les gerbes en tas, pour avoir la facilité de les donner aux chartiers qui conduisent et chargent les voitures. Tant que le ciel est beau, la récolte se fait avec peu d'embarras ; mais s'il vient à pleuvoir et que le mauvais temps dure ; les soins augmentent : on interrompt, on reprend souvent à plusieurs fois la moisson, et on est sans cesse occupé à faire sécher les gerbes, pour pouvoir les emmener. Il arrive alors que le grain germe dans l'épi, dont la base pourrit, à raison de son peu d'épaisseur et de sa nature

spongieuse, de manière qu'il tombe lorsqu'on lie et qu'on emporte les javelles, ce qui occasionne des pertes.

L'industrie a fait imaginer d'arranger les gerbes par divisions d'une douzaine, les épis en haut, laissant entre elles un petit intervalle pour la circulation de l'air. On les couvre toutes supérieurement avec une de ces gerbes, qu'on écarte et qu'on dispose en chapeau, les épis en bas et qu'on lie. Si l'on craint qu'un seul lien ne suffise pas pour la retenir contre l'effort du vent, on en ajoute un second.

Pour perdre le moins possible de grains, il y a des cultivateurs qui mettent de grandes toiles sous les toitures.

REVUE DE LA SEMAINE

Les fêtes religieuses qui viennent d'avoir lieu en France, lisons-nous dans les *Annales Catholiques*, principalement celles de Lourdes, ont eu le privilège d'irriter l'impiété. Ces manifestations de la France catholique lui déplaisent, elle s'étonne qu'il y ait encore tant de foi dans ce malheureux pays, elle sent que ce pays n'est pas à elle, et elle se préoccupe de leurs fêtes comme d'événements qui ont une importance politique. La presse libre-penseur avait ses représentants et ses reporters à Lourdes; ils n'ont pu s'empêcher d'être frappés de la grandeur du spectacle, et, à leur insu, contre leur gré, leurs narrations auront édifiés plus d'un de leurs lecteurs à qui toutes ces choses ont donné à réfléchir.

Il y a eu aussi des miracles, et les miracles ont le privilège d'irriter les uns, de faire sourire les autres de pitié, de faire demander aux pieux libres-penseurs jusqu'à quand l'on permettra de troubler ainsi les consciences; mais, en même temps, ces miracles excitent vivement l'attention; ils ne permettent pas aux foules et même aux esprits supérieurs de passer à côté d'eux sans recevoir une certaine commotion.

Il est certain qu'il y a des consciences troublées et même de fiers esprits que se demandent ce que cela veut dire. En plein dix-neuvième siècle, lorsque brillent les lumières éclatantes qu'on appelle About, Saroy, la Bédollière, Vacquerie, etc., etc., se permettra de faire des miracles, c'est de la part du bon Dieu une outrecuidance, un anachronisme, un *anti-scientifisme* qui méritent tous les anathèmes. Evidemment, il y a là de quoi déranger toutes les ombinaioses, tous les calculs, et cela trouble ces savants, qui n'avaient pas tenu compte de ces manifestations extraordinaires dans les supputations auxquelles ils s'étaient livrés pour prédire la fin du catholicisme.

Ce qui trouble ces fermes cœurs ne trouble pas tout le monde, heureusement. Il y a ceux qui croient, qui sont très-craus, sans doute, mais qui ne sont pas troublés; il y a ceux qui aiment à croire, parce qu'ils savent que Dieu est tout puissant, qu'il est bon et que nous avons besoin de sentir plus vivement sa présence, et qui puisent de nouvelles forces, de nouvelles espérances dans ces interventions surnaturelles.

Nous comprenons d'ailleurs le dépit des libres-penseurs. Ils accumulent les négations, les pluri-anteries, les inqueries, les raisonnements coi disant écientifiquier, — le tout fortifié par de séduisants appels aux plus grossières passions — afin que les masses ne croient plus au surnaturel, à Dieu à Jésus-Christ; ils se croient victorieux. Et voilà que tout à coup, en priant la sainte Vierge, une pauvre femme se redresse, un paralitique se met à marcher, un malade qui était à toute extrémité, et que les médecins condamnaient,

recouvre une santé robuste, et cela, sans transition, en quelques secondes. Le peuple orie au miracle, c'est-à-dire qu'il reconnaît l'action de Dieu, et voilà tout l'échafaudage de l'incrédulité renversé. Oui, cela est désagréable; mais cela est, cela sera toujours: à travers les sophismes et les sarcasmes, le miracle passe, et l'humanité adore son Dieu.

De leur côté, les libres-penseurs ont leurs fêtes particulières. Le 14 juillet était pour eux l'anniversaire de la Bastille d'où la Révolution aime à dater sa naissance; c'est une date de sang, de révolte, de désordre et de cruautés, qui convient parfaitement à son génie infernal. Ce jour-là un banquet de quatre-cent cinquante couverts a eu lieu au *Salon des Familles*. Le citoyen Gayot a eu la franchise d'avouer que ceux qui précipitèrent le peuple sur la Bastille, en 1789, savaient parfaitement que le peuple était désintéressé dans la question, puisque "c'étaient surtout les nobles, les hommes de lettres, qui, sur une lettre de cachet, étaient expédiés à la Bastille; " mais il a montré que la forteresse détruite avait été remplacée par mille autres, ce qui est très-vrai, et il a profité d'un souvenir anecdotique pour prononcer cette phrase, suivie d'applaudissements prolongés: " Et le clergé! on vous a souvent parlé de l'araignée de Pellisson à la Bastille; aujourd'hui il en est une noire, colossale, qui nous envoie chaque jour davantage... de tous côtés. Et le citoyen Brisson de porter ce toast, auquel il convia tous les libres-penseurs: " A la destruction de toutes les bastilles modernes, " de toutes les bastilles de privilège! A la destruction absolue de la Bastille du cléricalisme!"

On croirait vraiment, à les entendre, que tous ces braves citoyens n'ont plus la moindre liberté et qu'ils sont étouffés, enchaînés, torturés par le clergé.

Un autre événement, l'érection d'un monument à Paul-Louis Courier, qui a eu lieu à Vézère (Indre-et-Loire), le dimanche 16 juillet, suggère la même réflexion. Les *Annales catholiques* ont fait connaître ce pamphlétaire, déserteur, lâche, ennemi de toute autorité, cynique dans ses écrits et détesté dans son propre pays. C'était le *XIXe Siècle* qui avait provoqué une souscription pour un monument à élever en l'honneur de ce singulier grand homme; c'est-à-dire, — et M. About, le directeur du *XIXe Siècle* n'a pas manqué de le proclamer, — qu'il s'agissait d'une manifestation anti-cléricale, ce qui signifie anti-catholique. Le passage suivant du discours de M. About nous fera voir le cynisme de ces libéraux avancés, qui n'ont plus besoin de s'a briter sous le voile de l'hypocrisie, pour cacher leur haine contre le clergé catholique:

" Il est temps, a dit l'écrivain voltairien, que l'expérience nous rende un peu plus sages. Lorsqu'on a bien fatigué l'ennemi, on le croit mort et l'on n'y songe plus. Quant à lui, il se relève, baigne ses confusions et prépare sa revanche.

" Tous les génies vraiment nationaux de la France ont tué le cléricalisme et il ne s'en porte que mieux: ni Rabelais, ni d'Aubigné, ni les auteurs de la satire Ménippée, ni Pascal, ni Molière, ni Voltaire, ni Beaumarchais, ni Courier, n'ont enterré ce cadavre réoaluitant.

" Les jésuites, que la loi ne connaît pas, et qui ne rampent que par tolérance, accaparent les fils de bonnes maisons, les faufilet dans les écoles de l'Etat et les poussent aux emplois publics.

" Aux superstitions dont Voltaire a fait justice nous en voyons succéder de nouvelles plus sottes et plus répugnantes s'il en peut. Paray-le-Monial, la Salette, Lourdes et maint autre lieu sont gérés comme officines de rapport, par des

fabricants de miracles. La mariolâtrie, la josphoâtrie et je ne sais combien d'hydrolâtries se disputent l'exploitation des âmes simples, tandis que la chartreuse, la trappistine et la bénédictine empoisonnent de leurs suavités alcooliques une autre catégorie de dévots.

« Bref, il y a beaucoup à faire, ou plutôt tout serait à recommencer chaque matin dans ce pays trop confiant et trop facile, qui laisse les travailleurs de nuit détruire impunément l'œuvre de chaque journée. »

Voilà le ton badin et délicat de ces messieurs, et leur amour de la liberté. Ils plaisantent, ils dénigrent et ils demandent des proscriptions. Au reste, ils ne disent rien qui puisse nous effrayer. Ils avouent que le cléricalisme (le catholicisme) ne se porte que mieux depuis qu'on l'a tué : c'est un aveu qui a son prix.

— Nos lecteurs liront sans doute avec plaisir les quelques renseignements sur les institutions d'éducation à Rimouki, dûs à la plume d'un correspondant à un journal anglais, dont nous empruntons la traduction aux journaux français de Québec.

Ceux qui ont visité Rimouki il y a quelques années seront surpris du changement qui s'est opéré dans cette localité. Grâce au dévouement du vénérable évêque, Mgr. Langevin, qui préside à ces nombreuses institutions, et au zèle empressé des nombreux catholiques confiés à sa sollicitude pastorale, ce nouveau diocèse compte aujourd'hui des institutions qui font l'honneur de la religion et la gloire du pays.

Le diocèse de Rimouki, outre l'avantage qu'il a de posséder des institutions de première classe, est appelé à un grand développement sous le rapport de la colonisation, et le temps n'est pas très éloigné où Rimouki aura l'inigne honneur de compter un archevêché, pour peu qu'en encourage la colonisation des terres non encore défrichées des comtés de Témiscouata, de Rimouki et du Saguenay, qui devront former nécessairement plusieurs nouvelles paroisses et conséquemment un nouveau diocèse. Il suffit pour cela que les habitants de ces localités correspondent généralement aux vœux et aux désirs de leur dévoué évêque et de son clergé, tant sous le rapport de l'éducation que sous celui de la colonisation.

Voici ce qu'écrivit ce correspondant à un journal anglais :

« L'évêque du diocèse est Mgr. Jean Langevin. Sa juridiction comprend les districts de Rimouki et Gaspé, le comté de Témiscouata et une partie du comté du Saguenay, depuis la Rivière Port-Neuf jusqu'à Bole-Isle.

« La cathédrale est une grande construction gothique, en pierre, elle a été ouverte au culte en 1859. Elle a 200 pieds sur 75. La hauteur du clocher est de 115 pieds au-dessus du sol.

« Les institutions d'éducation sont situées sur le chemin principal, au nord de la gare du chemin de fer.

« Il y a d'abord le couvent de la congrégation de Notre-Dame, sous les soins de la Sœur Saint-Léon. Le couvent a 70 pieds de front, avec deux ailes, à l'est et à l'ouest, ayant chacune 70 sur 45 pieds. L'année dernière, il y avait 200 élèves qui y recevaient l'instruction; ces élèves avaient de 7 à 18 ans. Cet édifice est en briques, du genre moderne, avec un rez-de-chaussée en pierre. Il est sur une élévation d'environ 25 pieds au-dessus du fleuve, et sa construction a coûté \$9,000. L'éducation qui y est donnée est de l'ordre le plus élevé, et, pour montrer au lecteur les efforts que fait l'Eglise catholique pour donner une bonne éducation à son peuple, les honoraires, y compris la pension, n'excèdent pas dans ce couvent, la somme insignifi-

ante de soixante et douze piastres par année.

« La seconde institution est le couvent des Sœurs de la Charité, situé au nord de l'édifice précédent. Il est sous la charge de sœur St. Pierre. Il a 60 pieds sur 45. Il est du style moderne, et a la forme d'un parallélogramme. On lui a fait une annexe qui doublera sa capacité actuelle; il offre un refuge aux orphelins et aux vieilles femmes, et réunit les rangées d'un hôpital, où tout est gratis. L'admission à ce asile se fait par élection. L'élection se fait par la Mère supérieure et un conseil de cinq Sœurs. Il y a deux succursales—l'une à Cacouna, et l'autre à Carleton—en relation avec cet établissement.

« La troisième institution est le collège de Saint-Germain de Rimouki, sous la direction des officiers suivants :

Président.—L'Evêque du diocèse;

Vice-président.—Le Révd. M. Désiré Vézina;

Préfet des études.—Le Révd. J. E. Z. Couture, A. M., gradué de l'Université Laval, avec laquelle le collège est affilié;

Directeur des études.—Révd. M. J. O. Simard;

Bourcier.—Révd. M. Joseph Dumas.

« Ce collège donne une éducation classique, commerciale et théologique. Il est construit en pierre, et situé à 200 pieds au sud du couvent. Il a 4 étages de hauteur. Ses dimensions sont de 300 pieds de front avec des ailes de 100 pieds sur 50. Il peut contenir 250 étudiants. Le cours complet des études prend 11 années, et les étudiants sont admis depuis l'âge de 10 ans jusqu'à 25 ans. Le prix est relativement peu élevé, de fait il est simplement nominal et y compris la pension et l'instruction, il est de quatre vingt piastres par année.

« Les prêtres séculiers reçoivent, pour leurs services comme professeurs, de \$50 à \$100 par année, y compris la pension. Ce collège n'est pas encore terminé, et quand il sera complété il aura coûté \$150,000. Il a déjà été dépensé \$100,000. L'année dernière un étudiant de ce collège gagna le prix du prioc de Gullies en Philosophie, à l'Université Laval.

« Il y a huit religieuses cloîtrées, de l'ordre des Carmélites.

« Neuf jeunes filles de la paroisse ont formé une communauté, dont le but est d'enseigner aux pauvres du voisinage.

« Elles ne reçoivent aucun salaire pour leurs services, s'engagent à remplir ce devoir pendant le reste de leur vie.

« Il n'y a qu'une école gratuite dans la ville; elle est entrée en opération le 1er août. Quatre-vingt élèves ont été enregistrés jusqu'ici.

« Il y a aussi 12 écoles dans la paroisse qui a 10 milles de longueur sur 3 de largeur.

« Ce qu'est la ville de Rimouki à l'heure qu'il est, elle le doit au clergé qui, en réalité, est le père et le gardien du peuple. »

— Nous trouvons dans les journaux une statistique assez curieuse; c'est le relevé du nombre des visiteurs à l'exposition pendant les vingt premiers jours, comparé avec celui de l'exposition de Vienne dans le même espace de temps. A Philadelphie, le jour de l'ouverture (10 mai), 76,217 personnes sont entrées en payant; le 11 un chiffre est descendu à 14,713; le 12, il n'était que de 10,242; puis il remontait, les jours suivants, à 16 et à 13,000. Le 27 il était de 20,000; le 30 de 41,111; le 31 de 26,249; enfin le 1er juin, de 23,000. Ces chiffres ne comprennent pas les entrées gratuites, qui naturellement grossissent le

nombre de visiteurs de chaque jour ; pendant les cinq premiers jours, il n'avait pu en être tenu compte, à cause de l'état d'imperfection des touriquets ; mais passé cette période de tâtonnement, les appareils enregistreurs ont fonctionné avec exactitude et régularité ; aussi a-t-on constaté que pendant les vingt premiers jours, le total des visiteurs avait été de 529,248 ; en tenant compte de la lacune dont nous venons de parler, le chiffre doit être porté à 569,078 ce qui donne une moyenne par jour de 28 489.

A l'exposition de Vienne, selon le *New-York Herald*, le 1er mai 1873, jour de l'ouverture, les visiteurs furent au nombre de 30 000 ; le lendemain le nombre n'était que de 3,550 ; mais il remontait les jours suivants, de plusieurs milliers ; il était le 5, de 11,371 ; le 8, de 14,401, le 11, il s'éleva même à 39,938 (y compris les entrées gratuites, ce montant à 9,078) ; le 18 il y eut 50,521 admissions, dont 10,621 ne payant pas ; le 19, il est vrai, les chiffres descendaient à 15,823 ; le 20 il n'y eut que 13,523 visiteurs.

Dans les vingt premiers jours de l'exposition, à Vienne, le nombre de visiteurs a donc été de 373,473, soit par jour une moyenne de 18,671.

Mais, à Vienne, le premier mois écoulé, le nombre des visiteurs triple. Le mois de mai 1873 avait amené 464,276 visiteurs ; le mois de juin en fournit 1,215,917 ; celui de septembre, 1 million 425,640 ; celui d'octobre, 1,473,602. Les deux derniers jours de l'exposition, 1er et 2 novembre, amenèrent 218,950 visiteurs. Si nous avions le relevé des entrées de l'exposition de Philadelphie pour le second mois, c'est-à-dire pour le mois de juin complet, nous pourrions établir la comparaison avec celui de l'exposition de Vienne pendant la période correspondante et tirer de là des rapprochements intéressants.

À Vienne, le jour le plus chargé fut celui de la fermeture, 2 novembre : ce jour là on compta 139,037 visiteurs. La veille, le nombre avait été de 80,000. Le lundi de la Pentecôte (2 juin), 85,000 personnes visitèrent l'exposition, et le 22 août, jour de fête, on vit entrer 106,000. Ce sont là les jours où l'affluence a été la plus considérable.

Enfin il est curieux d'avoir le chiffre du nombre de visiteurs aux diverses expositions internationales qui ont eu lieu à Londres, à Paris et à Vienne :

1851. Londres.....	6 039,195
1855. Paris.....	5,162,339
1862. Londres.....	6,211,103
1867. Paris.....	10,000,000
1873. Vienne.....	7,254,687

Ce qui fait, pour ces différentes expositions, une moyenne par jour de 42 811 et de 36 322 visiteurs pour les deux expositions de 1851 et de 1862 à Londres ; de 25,811 et de 47 619 pour celles de 1855 et de 1867 à Paris, et enfin de 39,003 pour celle de 1873 à Vienne.

À Londres, l'exposition était restée ouverte en 1851 pendant 141 jours, et en 1862 pendant 171 jours.

À Paris, l'exposition de 1855 avait tenu 200 jours ; celle de 1867, 210 jours.

L'exposition de Vienne avait duré 186 jours.

Les récoltes

Sous ce titre, nous empruntons à l'*Événement*, un remarquable article qui, dans les circonstances actuelles, mérite une entière considération, et peut être d'une grande utilité aux habitants des campagnes comme aux ouvriers des villes.

Il suffit à l'ouvrier des villes, qui se trouve actuellement sans ouvrage et qui n'a aucun espoir d'en obtenir bientôt, de

jeter ses regards vers nos campagnes pour y apprendre à connaître les enchantements de cette grande industrie agricole, base de notre vraie richesse nationale, et de faire comme ses devanciers qui ont résolument changé la truelle pour la charrue ; de ces nombreux charpentiers de St. Roch de Québec qui, il y a près de 30 ans, laissaient les chantiers pour aller prendre des terres dans les cantons de l'Est. Parcourons aujourd'hui ces fertiles campagnes, et nous verrons des vieillards, anciens résidents de St. Roch, jouir d'une aisance digne d'être enviée par nos plus riches citadins.

M. l'écrivain de l'*Événement* nous démontre clairement quels sont les cultivateurs qui ont droit à une semblable jouissance et que la nature ne peut leur refuser : " ce sont ceux qui font une culture raisonnée et intelligente, ceux dont les bras sont dirigés par la tête, ceux qui ne travaillent pas au hasard, au jour le jour, sans raisonner d'avance leurs opérations, sans se donner la peine d'apprendre à savoir ce qu'ils font et ce qu'ils doivent faire."

Les cultivateurs routiniers, ceux-là auxquels nous ne craignons pas d'adresser de temps à autre de durs et sévères reproches sont ceux qui de gaieté de cœur abandonnent leurs terres pour aller grossir le nombre des ouvriers en souffrance dans nos villes, dans le but de bien vivre et de rien faire, ou le moins possible. Ces cultivateurs déclassés, qui sont de véritables éteignoirs de l'agriculture, n'ont alors à offrir à l'ouvrier des nos villes, désireux d'aller s'établir sur une terre, que des paroles de découragement ; il laisse entrevoir à cet ouvrier la perspective de se nourrir qu'un pain noir, de grossiers légumes, quelque peu de laitage, et presque jamais de viande ; et cet ouvrier loin d'avoir le désir de s'établir sur une terre, n'a comme son compagnon routinier que du mépris pour la culture qu'il croit être l'œuvre que d'un mercenaire.

Le défaut d'une instruction agricole, l'esprit routinier qui est le partage malheureusement d'un trop grand nombre de nos cultivateurs : Voilà ce qui fait que les travaux des champs sont malheureusement trop dédaignés ; voilà pourquoi nos villes reçoivent un si grand nombre de cultivateurs, esprits arrêtés qui n'ont que du mépris pour l'agriculture, et qui par de faux exposés, empêchent les ouvriers des villes de s'établir à leur tour sur des terres.

Il y a un grand nombre de cultivateurs qui comprennent la hauteur de leur mission ; et ces hommes de bien, qu'on pourrait appeler les patrons de la terre, la providence des champs, les nourriciers du pays, peuvent dire si nous sommes dans le vrai.

Il est donc évident que l'agriculture peut croître et le cultivateur instruit sont inséparables : l'une ne peut marcher sans l'autre.

Or jamais le besoin de rendre cette agriculture largement productive ne s'est montré plus pressant. N'avons-nous pas à nourrir une population nombreuse et dont le chiffre va toujours croissant ? Et ne convient-il pas qu'un pays comme le nôtre s'efforce de se suffire à lui-même sous le rapport des substances et de l'alimentation ?

Et comment atteindre ce but suprême ? En ramenant les bras vers l'agriculture, au lieu de les en éloigner ; en donnant aux enfants des cultivateurs une éducation essentiellement agricole, afin que plus tard ils donnent à nos terres la plupart épuisées une transformation complète. L'instruction que nous demandons pour nos campagnes, doit être surtout appropriée aux besoins ainsi qu'aux travaux de ceux qui les cultivent.

De cette jeunesse possédant la science agricole, il en sortira des cultivateurs dont le savoir guidera l'intelligence et la main, et qui se passionneront d'autant plus pour la terre qu'en la connaissant mieux ils la trouveront plus féconde et plus belle.

Pauvre sol, si négligé de ceux qui ne peuvent apprécier ses admirables ressources ! Il est pourtant la base du bonheur complet, de la vraie fortune pour toutes les fractions du corps social, et surtout pour la classe moyenne. La classe ouvrière de nos villes, qui actuellement est sans ouvrage, devrait se transporter aux champs, et y vivre de la vie si indépendante du cultivateur, pour y jouir du charme que procure une exploitation bien dirigée et bien entendue.

La comparaison que fait M. l'écrivain de l'*Événement*, entre la position des ouvriers des villes et celle des cultivateurs qui ex-

placent leurs champs avec intelligence, est bien propre à démontrer à ces ouvriers qui sont actuellement sans ouvrage, l'avantage qu'il y aurait pour eux de s'établir sur une terre; avec du courage, l'amour du travail, surtout un travail raisonné, ils acquerraient bientôt une bonne aisance.

Nous félicitons M. Pécivain de l'Événement d'avoir donné matière à réflexion sur un sujet aussi important, aux ouvriers qui reçoivent son journal. Cet élan vers les choses agricoles doit être provoqué par les voix unanimes de la presse. Elle a mission de jeter le cri d'alarme lorsque nous sommes menacés de la misère; désigner à la classe ouvrière un point d'appui pour la soustraire à la disette et lui indiquer des moyens de se procurer l'aisance, est pour la presse une noble tâche.

Que la presse dise souvent au cultivateur de chérir son champ, de préférer son art à tous les autres, d'être économe, de s'instruire et de s'éduquer pour être bon cultivateur. Ainsi se fera l'alliance de l'agriculture et des lettres; ainsi se rencontreront, sur le terrain des services mutuels, les généreux ouvriers qui nourrissent l'homme et les intelligences qui l'éclairent.

Perfectionner l'ouvrier de la terre, faire aimer les champs, ce doit être assurément l'œuvre de la presse qui a conscience de sa haute mission.

Voici ce que nous lisons dans l'Événement, sous le titre les récoltes.

"De toutes les parties du district de Québec nous arrivent les nouvelles les plus rassurantes sur l'état de la récolte. Celle de foin va être plus abondante que d'ordinaire; en maints endroits même, elle va atteindre un chiffre inouï. On peut en dire autant des végétaux et légumes de toutes espèces, du jardinage, et surtout des grains, à la nutrition desquels les chaleurs tropicales de ces derniers jours ont donné un merveilleux élan.

"Au milieu de la crise financière extraordinaire que nous traversons; dans l'état complet de dépression commerciale, et de stagnation de toutes les industries par lesquelles nous passons, il y a vraiment lieu d'être satisfait d'un pareil résultat. Bien d'autres pays, en apparence plus que le Canada, sont loin de pouvoir se féliciter sur l'apparence de leurs récoltes; cette première et dernière source de la prospérité des nations.

"L'abondance extraordinaire de divers produits agricoles survenant immédiatement l'effet d'en faire baisser les prix sur nos marchés. Nos cultivateurs ne s'en trouveront pas plus mal, puisqu'ils pourront vendre le double, et même le triple de leurs denrées; (car il arrive bien rarement que le cultivateur, s'il y apporte la diligence voulue, ne finisse pas par vider ses greniers)—et les habitants des villes, si fâcheusement éprouvés par les temps de crise exceptionnelle que nous traversons, s'en trouveront cent fois mieux, puisqu'ils pourront faire les achats de première nécessité à la vie, à des taux comparativement réduits.

"En aucun temps, peut-être, cette supériorité, cette indépendance complète de la profession agricole sur toutes les autres ne se sont montrées d'une manière aussi palpable.

"En effet, pendant que tout languit, pendant que tout dépérit au Canada, comme dans tous les autres pays du monde: commerce, finances, industrie, spéculations de tous genres; le cultivateur seul est prospère. Par cultivateurs nous entendons, surtout, ceux qui font une culture raisonnée et intelligente, ceux dont les bras sont dirigés par la tête, ceux qui ne travaillent pas au hasard, au jour le jour, sans raisonner d'avance leurs opérations, sans se donner la peine d'apprendre à savoir ce qu'ils font et ce qu'ils doivent faire.

"Quelle différence entre ces cultivateurs intelligents et instruits—comme on en rencontre un assez grand nombre aujourd'hui—et ces pauvres ouvriers des villes, mercenaires de tous les instants, et qui doivent compter pour gagner honorablement leur pain de chaque jour, et élever convenablement leurs familles, avec cette suite de circonstances incontrôlables qu'ils ne peuvent prévoir, avec ces nombreux accidents qu'ils sont encore bien moins capables de conjurer.

"Le cultivateur, il est vrai, doit compter avec l'état plus ou moins favorable des saisons. Mais là encore, s'il a l'intelligence suffisante, les connaissances voulues, il est presque toujours sûr d'être à l'abri de la misère.

"Bien plus, c'est souvent lorsque la saison se comporte mal

que le cultivateur instruit tire les plus larges bénéfices du sol qu'il arrose de ses sueurs. En effet, si les produits qu'il récolte sont moins abondants, ils le sont encore bien moins sur les sols mal préparés, mal façonnés des cultivateurs ignorants ses voisins; il y a large compensation pour lui; car si la récolte moine, s'il vend moins, par contre, vêt la pénurie, il vend beaucoup plus cher.

"Aussi, entend-on souvent dire à ces cultivateurs intelligents que les mauvaises années sont les meilleures pour eux; parce que si, pour des raisons incontrôlables, l'année se comporte mal, elle se comporte dix fois plus mal pour les voisins dont les terres sont mal conditionnées. Dès lors, ils trouvent dans le plus haut prix de la vente de leurs produits, un équilibre qui est tout à leur avantage.

"Le cultivateur a ceci de bon: c'est qu'il est indépendant de tout le monde. Aucun autre métier, aucune autre profession ne peut en dire autant.

"Que l'argent soit rare, qu'il soit abondant, qu'est-ce que cela fait au cultivateur? Il est toujours bien sûr de ne pas mourir de faim sur ses tas de blé!

"N'est-il pas certain d'avoir toujours sa nourriture, ainsi que celle de sa famille? Quel autre corps de métier, quels autre profession pourrait se vanter d'autant?

"S'il est industriel, s'il a appris aux membres de sa famille à l'être, il trouve, dans le sol même, les produits nécessaires à la confection de ses vêtements pour toutes les saisons.

"Il a, chez lui, le combustible qu'il lui faut pour affronter les rigueurs de notre climat.

"À proprement parler, le cultivateur canadien n'a besoin que de trois choses qu'il doit tirer du dehors: la fonte, le fer et l'acier pour la confection de ses instruments. Mais par les temps que nous traversons, il n'a guère à se plaindre: ces objets de première nécessité sont de 25 et 30 0/0 meilleur marché qu'ils n'étaient il y a deux ou trois ans.

"S'il se plaint de la difficulté qu'il éprouve pour l'écoulement rapide de ses produits, et pour leur conversion en argent, au moins il a droit d'espérer que cela n'aura qu'un temps; mais, en attendant, il vit, il est sûr de n'être pas obligé de moudre son pain aux portes des maisons; bien d'autres, dans les divers corps de métier, voudraient en dire autant.

"Au reste, si nos cultivateurs ne font guère d'argent avec la vente de leurs produits, et si cet état de choses devait durer encore quelque temps, nous serions presque tenté de dire que c'est peut-être un mal pour un bien. Comme tant d'autres, nos cultivateurs ne font pas toujours de cet argent le meilleur emploi possible. Combien ne le gaspillent-ils pas pour l'achat de chevaux et de voitures de luxe, pour l'acquisition de vêtements dépendants dont ils n'ont guère besoin, et qui ne sient guère à leur état!

"La crise financière extraordinaire qui sévit sur le monde entier, aura, espérons-le au Canada, d'excellents résultats. L'habitant des villes, l'homme de profession, le négociant, l'homme de métier, le journalier, le cultivateur, vont apprendre, à leurs dépens, à se passer d'une foule de choses dont ils peuvent et doivent toujours se passer, et pratiquer l'économie.

"L'économie! voilà, croyons-nous, le secret de la prospérité inouïe de la France, pendant que tous les autres pays du monde sont plongés dans la misère et se lamentent. Le paysan français est, en avant de tout, intelligent, sait tirer le parti le plus avantageux de tout, et surtout, il est économe. Chercher ailleurs le secret de la prospérité matérielle des nations est peine perdue.

"Que le cultivateur canadien-français sache produire avec intelligence; qu'il apprenne à cultiver; qu'il sache économiser et il n'y aura pas au monde un peuple plus heureux que lui!"

Hygiène

Le moment est opportun pour rappeler aux cultivateurs, dont les fatigues vont être extrêmes autant que les travaux multipliés et incessants, ce qu'ils se doivent faire, ce qu'ils savent, ce qu'ils ne font pas, ce dont ils ne se confessent jamais.

Quand on part pour les champs dès le point du jour, qui commence si tôt maintenant; quand on est condamné à tout braver pour ne revenir lentement à la ferme qu'à nuit serrée, comme on

dit à la campagne, la première des conditions est de se bien nourrir et de s'abreuver convenablement. La nourriture doit être simple, saine et substantielle, à l'exclusion des fruits verts. Personne n'ignore que chez les travailleurs comme chez les enfants, qui, sous toutes les latitudes, s'en montrent si gourmands, ils sont souvent la cause de diarrhées, qui, négligées, prolongées, deviennent par trop débilitantes et passent à l'état de dissenterie, si on ne compte pas avec l'irritation d'abord, et ensuite si on dédaigne l'inflammation plus ou moins profonde, plus ou moins étendue, plus ou moins corrodante, qui devient la conséquence de la première stade et qui s'aggrave d'autant plus qu'on poursuit davantage à outrance ses travaux de jour et de nuit en débilitant surtout aux lois de l'hygiène et du sens commun.

On a dû remarquer que le paysan, fatigué, courbé sous lui-même, mange fort longtemps et surtout très-lentement: son alimentation doit consister en bonnes soupes, en viandes bien choisies, en excellent pain, etc. Les boissons qu'imposent la soif et les déperditions cutanées doivent être fermentées et ingérées par petites quantités répétées pour venir en aide aux sucs gastriques qui, à l'époque des travaux excessifs et par l'élevation de la température sont beaucoup moindres qu'à d'autres époques. Parmi les meilleures sont le cidre, la petite bière, l'eau avec un léger mélange de son, etc. On aurait tard de dédaigner les boissons artificielles fermentées et à bon marché, dont il a été donné plusieurs formules qui ont rendu de grands services pendant ces dernières années de cherté; mais le café serait encore préférable. On ne croit plus aujourd'hui qu'ils puissent être un excitant dangereux.

Pendant un temps de chaleur excessive, il est sage de prendre des précautions contre l'insolation. Les ouvriers des champs devront donc se munir de coiffures convolvables, et se vêtir tellement qu'ils évitent l'apparence même du frisson avant le lever de l'astre bienfaisant qui vivifie, anime, réchauffe et colore tout ce qui respire sur la terre.

La prudence doit interdire aux travailleurs campagnards d'aller au moment du repos, dormir sous des ombrages trop frais, alors que la sueur ruisselle sur la surface de leur corps. Mais il ne suffit pas de se bien alimenter, de s'abreuver convenablement, modérément, constamment, il faut encore que le paysan consacre au sommeil un temps suffisant dans des lieux sains et convenables.

L'auteur de cet article, que les plus intéressés ne liront peut-être pas, a bien des fois constaté que la plupart des indispositions et maladies sont l'effet de quelque imprudence. Voilà de sages prescriptions, mais à quoi serviront-elles? Un fait incontestable, c'est que quand le chef d'une ferme veillera attentivement à leur exécution, il méritera bien de lui-même, de la société, et son intérêt sera presque toujours satisfait.

Le Cirque de M. John H. Murray

Cette compagnie de Cirque, si célèbre aux Etats Unis est actuellement en tournée dans la Province de Québec; elle donnera des séances aux endroits indiqués dans une annonce que nous publions aujourd'hui. M. Murray qui a le contrôle de cette compagnie préside lui-même aux Séances; il tient à ce que dans les campagnes, rien ne soit changé du programme des représentations qu'il donne dans les villes. Nous regrettons que cette compagnie nous arrive dans un temps où l'argent est absolument rare, où les gens ont peine à se procurer l'abonin nécessaire. Il est inouï de voir qu'à Montréal et à Québec, où la misère se fait si vivement sentir, pas moins de 40,000 personnes aient assisté aux quatre représentations d'un cirque qui a eu lieu récemment. Ces représentations sont attrayantes; mais avant que d'y assister, il faut considérer ses moyens. Si nous étions dans l'abondance, nous inviterions les gens à s'y rendre en foule, car cette compagnie de cirque a la réputation d'être la mieux organisée, au dire des journaux des Etats-Unis et des Provinces maritimes.

L'Opinion Publique

Par suite de l'incendie qui s'est déclaré dimanche, 6 courant, dans les ateliers de la compagnie Burland-Desbarats, la publication de l'Opinion Publique se trouve retardée d'une semaine.

Les efforts les plus énergiques sont déployés pour remettre en ordre les presses et le matériel avariés, de manière à pouvoir continuer la publication dès la semaine prochaine. Les abonnés sont priés, en attendant, de prendre patience.

G.-E. DESBARATS.

Petite chronique

Nos lecteurs ne liront pas sans intérêt l'état suivant des récoltes, dans différents endroits de la Province de Québec:

Fort Coulogne et Portage du Fort.—La récolte n'a jamais eu une aussi belle apparence dans cette partie du pays, mais la punaise à patate a commencé son œuvre, et il n'y a pas de doute, elle causera des dommages considérables. Le commerce va un peu mieux: il y a maintenant 400 ou 500 hommes qui travaillent aux estacades.

Bristol.—Les affaires en général sont bonnes. Si le commerce de bois s'améliore, l'argent sera assez commun l'hiver prochain; la moisson a une belle apparence.

Aylmer.—Tout annonce que la moisson sera abondante; mais les affaires ne reprendront qu'avec le commerce du bois.

A Grenville, Lachute, Rigaud, Como, St. Policarpe, Coteau Landing, St. Anicet, Dundas, Armstrong, St. Jean Chrysostôme, Beauharnois et Chateauguy. la récolte promet beaucoup; mais on se plaint grandement de l'état des affaires. Dans tous ces endroits le commerce est tranquille.

A Ste Scholastique, St. Basile, Ste. Rose et St. Laurent, la récolte sera excellente à l'exception du foin qui a beaucoup souffert.

A Laprairie, St. Rémi, Napierville et Lacolle les grains sont splendides, mais la gelée a causé de grands dommages au foin. Tout annonce que le commerce reprendra à l'automne.

A St. Césaire, les légumes ont une magnifique apparence.

A St. Hyacinthe, les cultivateurs sont pleins d'espoir; la moisson sera abondante. Le commerce est meilleur que l'année dernière.

A St. Marc, St. Ours et Sorel les grains seront en abondance. Les patates et autres légumes sont assez beaux, mais le foin comme partout ailleurs, du reste, sera peu abondant. Les cultivateurs dont les terres ont été inondées, le printemps dernier, ont été obligés de semer du sarrasin. Les affaires sont tranquilles.

L'Épiphanie: Les cultivateurs disent qu'ils auront une très bonne récolte, cette année. La crise continue toujours, mais on espère que les affaires reprendront à l'automne.

A Joliette, la récolte promet beaucoup, en général. Le foin, ne sera pas abondant. L'avoine, l'orge et le sarrasin ont une belle apparence, ainsi que les patates. La récolte, dans ce comté, sera beaucoup plus abondante que dans les années dernières.

St. Gabriel de Brandon: La récolte sera belle en général, le foin en particulier. Le commerce est tranquille, les cultivateurs sont pauvres, achètent peu et ne paient pas bien.

A Ste. Ursule et la Rivière du Loup (en haut), l'apparence de la moisson est splendide; en ce dernier endroit, surtout sera abondant.

A St. Bernabé, l'avoine sera meilleure que l'année dernière; dans la partie nord de la paroisse, le foin sera deux fois plus abondant qu'à l'année dernière.

A Yamachiche, le foin est en grande abondance et promet 25 par cent de plus qu'une récolte moyenne. Les prix promettent beaucoup. L'avoine et le blé ont maintenant une belle apparence bien qu'ils aient été endommagés par les vers dans le commencement de la saison. Les patates et les légumes en général sont splendides. Les affaires semblent s'améliorer un peu, et cela, à cause des travaux qui se font actuellement sur le tracé du chemin de fer.

Dans les districts des Trois-Rivières et de Québec tout promet une moisson plus abondante que jamais.

— On télégraphie de Belleville, Ont. "En conséquence des pluies récentes, la perspective n'est aussi brillante pour la récolte de ce comté qu'il y a un mois. Le foin qui a rendu peu en général a été rentré en bonne condition. L'avoine a belle apparence. Le blé du printemps semé tard a fait souffrir des insectes, auxquels celui qui a été semé à bonne heure a heureusement échappé. L'orge va rendre une bonne moyenne, bien que les pluies

l'aient noircie à un certain degré. Pois, au dessus de la moyenne. Tubercules bonne apparence, bien que les patates aient souffert du puceron. Fruits, pauvres; pas de prunes; cerises, manquées; poires, bien rares; bonne récolte de pommes."

RECETTES

Sirop de chou rouge

Prendre une pomme de chou rouge grosse comme la forme d'un chapeau, en rompre toutes les feuilles par morceaux, les mettre dans une cruche de terre contenant deux pintes, qu'on emplit d'eau de rivière, bien la boucher par-dessus avec sept ou huit demi-feuilles de papier bien serrées et bien liées, en sorte qu'il n'y entre point d'air, la mettre devant un feu médiocre environ cinq quart-d'heure, passer le tout au travers d'un linge blanc sans presser, mettre la colature dans une bassine de cuivre avec une livre de bon miel puis mi-e sur un feu médiocre de charbon, bien écumer jusqu'à ce que le sirop soit parfait, dont il ne restera qu'environ un bou demi-setier et demi, qu'il faudra conserver dans une bouteille de verre double ou de grès qu'on bouchera bien. Vertus. Il est très-bon pour les maladies de la poitrine et du poulmon. Il faut, avant que de commencer à en user, se purger le jour de devant. Le lendemain il prendra à jeun une cuillerée à bouche du dit sirop, et il sera après deux heures sans rien prendre, et autant deux heures après le souper, continuant ainsi soir et matin jusqu'à guérison. Pendant l'usage de ce sirop, il ne faut point user d'autres remèdes, ni lavement, ni saignée, ni médecine. Il en faut faire provision pendant que les choux rouges subsistent.

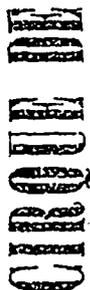
Sirop de groselles rouges

Ecraser des groselles rouges dans un mortier, en tirer le suc par expressions, dont on emplit des bouteilles jusqu'au col, mettre dessus de l'huile d'amandes douces à la hauteur de deux travers de doigt, boucher les bouteilles, et laisser dépuré ce suc quinze ou vingt jours, ou jusqu'à ce que les fèces se soient précipitées au fond, et qu'il soit bien clair, le filtrer alors par le papier gris, le versant doucement par inclination, le peser, et le mêler avec le double de son poids de sucre blanc dans un plat de terre vernissé, placer ce plat sur un petit feu pour faire fondre le sucre, et alors le sirop sera fait; on l'écume, on le coule, et on le garde. Vertus. Il est astringent, rafraîchissant, il réjouit le cœur; la dose est depuis demi once jusqu'à une once et demie.

ENFIN ARRIVÉ

Avec ses représentations d'un caractère grandiose.

LE VASTE ET BRILLANT



J. H. MURRAY,

Le plus grand et le meilleur Cirque du monde entier exhibera aux endroits suivants:

Mt. Arno de la Pocahontas.....	Mardi, 15 Août.
St. Thomas.....	Mercredi, 16 "
Somerset.....	Jendi, 17 "
Danville.....	Vendredi, 18 "
Acton.....	Samedi, 16 "

Cent acteurs, acrobates et comédiens très-célèbres forment partie du Cirque qui est une triple réunion de Cirque, Pantomime et Tragedia.

Rappelez-vous les dates et soyez prêts à juger par vous-mêmes de la meilleure exhibition dans ce genre qui soit jamais parue devant le public.

Deux représentations par jour: L'après-midi, à 2 heures; le soir, à 7 heures. ADMISSION: 50 centins; pour les enfants au-dessous de 10 ans, 25 centins.

Pour les détails voir les programmes et les pamphlets.



CHEMIN DE FER DU PACIFIQUE CANADIEN.

SOUSSIONS POUR NIVELLEMENT, POSE DE LISSES, ETC.

Des soumissions cachetées adressées au Secrétaire des Travaux Publics et portant l'endossement "Soumissions pour le Chemin de Fer du Pacifique", seront reçues à ce bureau jusqu'à mercredi midi, le 20 septembre prochain, pour des travaux qui devront être exécutés sur la section du Chemin de Fer du Pacifique qui s'étend de la Rivière Rouge, en allant à l'est, à Rat Portage, Lac des Bois, distance d'environ 114 milles, savoir:

La pose des lisses et le nivellement seulement d'environ 77 milles, et la construction, aussi bien que le nivellement, d'environ 37 milles entre Cross Lake et Rat Portage.

Pour les plans, devis, quantités approximatives, formules de soumission et autres informations, s'adresser au bureau de l'Ingénieur en Chef, Ottawa.

On ne considérera aucune soumission qui ne sera pas faite sur la formule imprimée et qui ne sera pas soumise aux conditions voulues.

Par ordre,

F. BRAUN,
Secrétaire.

Département des Travaux Publics, }
Ottawa, Août. 1er 1876. }

EXHIBITION PROVINCIALE

POUR
1876.

L'EXHIBITION PROVINCIALE pour 1876 ouverte au monde entier, aura lieu à Montréal, MARDI, MERCREDI, JEUDI et VENDREDI, 12, 13, 14 et 15 SEPTEMBRE, sur le terrain Avenue Mont-Royal, près de Mile-End.

Pour la liste de prix et les blancs d'entrée s'adresser au Secrétaire du Conseil d'Agriculture, No. 88 Rue St. Gabriel, Montréal, ou aux Secrétaires des Sociétés d'Agriculture de Comté, qui en seront amplement pourvus.

Les entrées pour les animaux devront NECESSAIREMENT être faites le ou avant SAMEDI, le 26 AOUT, mais pour les produits agricoles, ce temps sera prolongé jusqu'à SAMEDI, le 2 SEPTEMBRE.

N. B.—Aucune entrée ne sera reçue après cette date. Pour plus amples informations, s'adresser au soussigné.

GEORGES LECLÈRE,
Secrétaire C. A. P. Q.

18 Juillet 1876.

DEPARTEMENT DES DOUANES

Ottawa, juillet, 1876.

L'ESCOMTE AUTORISÉ sur les ENVOIS AMERICAINS, jusqu'à nouvel ordre, sera de 10 por cent.

JAMES JOHNSON,

L'avis ci-dessus est le seul qui devra paraître dans les journaux autorisés à le publier.